

ROMANCE ALLEMANDE

Fanatique malgré elle

M est envoûtée par G, haut dignitaire nazi, pour lequel elle sacrifie sa vie de femme indépendante et cultivée, sous le regard protecteur d’un certain H. Monologue sur des années terribles, finalement pas si lointaines! **Marie-José Brélaz**

On est à une quinzaine de jours de l’élection anticipée au Parlement allemand. Le parti d’extrême droite AfD (*Alternativ für Deutschland*), soutenu ouvertement par l’Américain Elon Musk, risque de faire un sacré score, à l’heure des commémorations du 80^e anniversaire de la libération du camp d’Auschwitz. Ce qui pend au nez des Allemands pourrait être un copier-coller de l’ascension fulgurante du Parti nazi dans les années 1930, décrites dans *La Fanatique* à travers le monologue d’une femme. Et pas n’importe laquelle! Au gré des amours de sa mère, M navigue entre plusieurs pays, dont la Belgique, et entre plusieurs patronymes, ceux d’un prête-nom qui la sauve de la bâtarde puis d’un papa d’adoption qui a le défaut d’être juif. Son géniteur de père finit par la reconnaître. Il porte un nom idéologiquement correct. Dans ce bazar d’identités, on suit M de sa naissance cachée en 1901 jusqu’à sa mort tout aussi cachée en 1945. Elle reproduit les errances de sa mère dans sa propre vie amoureuse en multipliant les amants, dont un qui restera maître de son cœur mais subira le même sort que beaucoup de Juifs. M se marie deux fois. D’abord avec un grand industriel allemand qui nourrit la

machine de guerre, ensuite avec G (lisez Goebbels). C’est un petit homme aux cheveux noirs comme son regard. Il traîne une jambe, séquelle probable d’une poliomyélite mais pas d’une blessure de guerre, comme il aime pourtant à le faire savoir.

Sous emprise
M est instantanément envoûtée par l’homme et sa maîtrise oratoire, autant que par le Parti nazi, auquel elle va aussi faire allégeance. H (lisez Hitler) l’apprécie, la prend sous son aile d’aigle protecteur, en mesurant sa perspicacité et sa détermination. Reine elle veut être, et reine éphémère elle sera. Elle est belle et a tout ce qu’il faut pour promouvoir la race aryenne, surtout un ventre qui lui permet d’enfanter à profusion: un enfant de son premier mari industriel et six de Goebbels, grand manitou de la propagande hitlérienne. Ce qui est troublant dans *La Fanatique*, c’est la soumission de cette femme polyglotte et cultivée à tout ce qu’elle n’aurait pas voulu être fondamentalement. Elle devient un simple objet du désir, lobotomisée par son rôle d’épouse et de mère, refusant obstinément de voir la réalité politique en face, jusqu’au suicide dans le bunker du Führer.



L’écriture au «je» choisie par Lolvé Tillmanns renforce encore cet état d’aveuglement, tout en mettant en évidence les contradictions, voire les incohérences de M. Cette dernière n’est pas une Médée avide de sang qui tue ses enfants, mais plutôt une femme paumée, sous emprise amoureuse et idéologique. Peu après la mort de Hitler, la famille Goebbels se sacrifie à son Dieu, avec un D majuscule. A chaque fois que M parle de H, c’est avec une majuscule: Il, Lui, le Chef. L’écrivaine vaudoise, après une absence de six ans de la scène littéraire, aborde cette sombre période de l’histoire allemande avec la minutie d’une historienne, mais aussi avec courage. Pas facile d’évoquer, avec tact, tant de monstruosités et d’excès! En attendant de savoir si ce mal devient viral, gardons les yeux grands ouverts, notamment pour lire *La Fanatique*, un monologue poignant où toutes les réalités sont bonnes à comprendre plutôt qu’à ignorer. ■

La Fanatique, Lolvé Tillmanns, Editions Cousu Mouche, 340 pages.

DISTINGUÉ!

Vincent comme Marco Odermatt

Le Musée de la communication à Berne a remis son «Swiss Cartoon Award», dans le cadre de l’exposition *Gezeichnet 2024*, à un dessinateur de presse zurichois. Mais Vincent Di Silvestro (*Vigousse*, *Le Courrier*) partage la deuxième place avec Ruedi Widmer (*Der Landbote*), juste devant un débutant prometteur: Patrick Chappatte. L’an dernier, notre collaboratrice de Nidau, Caro, avait raflé la mise. Vincent vient par ailleurs de remporter le prix Graouilly au festival «Le livre à Metz» avec l’album pour enfants *Jean-Blaise tombe amoureux* (La joie de lire) sur un scénario d’Emilie Boré. Avec tous ces prix, Vincent se rapproche de son rêve ultime: s’acheter un yacht. Aujourd’hui, il a déjà la bouée. ■ **Jean-Luc Wenger**



La Une du numéro 632 de *Vigousse* (6.9.24) vaut une récompense à Vincent.

THRILLER TECHNOLOGIQUE

Et si l’IA pouvait réellement être intelligente?

Dans ce roman pas comme les autres, l’auteur imagine une intelligence pas si artificielle que ça. Et si une machine était capable d’«apprendre», à la manière... d’un enfant? **Philippe Clément**

Omniprésente dans notre environnement médiatique, l’intelligence artificielle fait le buzz. Qu’on parle de ChatGPT, de Google AI, de Copilot, de Yiaho ou, plus récemment, de DeepSeek: impossible de passer une journée sans tomber sur une référence à ces programmes. Et pourtant... Et pourtant, dans la dénomination même du phénomène, on se heurte à un paradoxe majeur: comment une «intelligence» pourrait-elle être artificielle? Et, si oui, quelle serait a contrario la définition d’une intelligence «naturelle»? Ou, plus largement encore, qu’est-ce que l’«intelligence»?

Mimer un raisonnement humain
Selon le dictionnaire, l’intelligence est la «faculté de connaître, de comprendre» ou encore la «qualité de l’esprit qui comprend et s’adapte facilement». Le même dictionnaire se propose également de définir



l’intelligence artificielle comme étant l’«ensemble des théories et des techniques développant des programmes informatiques complexes capables de simuler certains traits de l’intelligence

humaine». En clair: l’intelligence artificielle n’est qu’un simulacre, une copie. Le résultat d’une imposture voyant un super-ordinateur puiser dans des milliards de milliards de données pour, par calcul et extrapolation algorithmiques, régurgiter une réponse mimant un raisonnement humain.

Apprendre en expérimentant
Voilà précisément la trame de base de *Liah*, l’excellent roman de Bernard André: dans son laboratoire, Mike Foster, un informaticien aussi brillant que hors norme, décide de créer une intelligence artificielle réellement intelligente. Pour ce faire, il ne va pas faire ingurgiter des téraoctets de données à sa machine, mais lui fabriquer un cerveau capable d’emmagasiner des données, puis la mettre dans les mains d’une psychomotricienne. Et lui faire

suivre un véritable enseignement, comme on le fait, depuis la nuit des temps, avec... un enfant. Bien loin d’un classique développement par compilation de piles de données prémâchées, Mike imagine donc un processus d’apprentissage de sa machine par interactions successives. Avec les humains qui l’entourent, d’abord, puis avec son environnement. Via des appendices «sensoriels» basiques, dans un premier temps, puis par des sorties assez rocambolesques dans les environs du laboratoire. Le résultat? Jubilatoire et fascinant. En bousculant les codes, en suscitant la réflexion, en ouvrant des voies inattendues, Bernard André accouche d’un roman captivant dans lequel le lecteur est témoin de la naissance d’une forme d’intelligence nouvelle qui va l’emmener bien au-delà des territoires prévisibles. A lire absolument si vous êtes fan de science et d’informatique. Et à dévorer si vous êtes perplexe face à l’avènement de ces puces de silicium qu’on érige en génies omniscients et de ces apprentis sorciers qui hurlent au progrès en voyant des machines piétiner l’intelligence, le savoir-faire et la richesse de l’esprit humain. ■

Liah, Bernard André, Editions Librinova, 505 pages.

ESSAI PÉRIPATÉTICIEN

La pensée en marche

Ecrivain prolifique mais peu médiatique, Pierre Yves Lador nous gratifie d’un nouvel essai après l’excellent *Variations vegan* (2018). Présenté comme un pamphlet contre le développement personnel, *Le marcheur vertical* est une promenade philosophique dans laquelle le Vaudois laisse libre cours à sa verve. En préambule, l’écrivain dénonce la dictature du «*feel good*», qu’il orthographie malicieusement «filgoude»: «Les croyants veulent du filgoude, on leur vend du filgoude, somnifères, anti-dépresseurs, euphorisants, calmants, énergisants, relaxants, analgésiques, antalgiques, laxatifs, drogues, remèdes, développement personnel à la carte.» Lador avoue avoir essayé

toutes les méthodes disponibles promettant le mieux-être. Mais il en revient inlassablement à la seule qui fonctionne, qui plus est gratuite: la marche. Et pas n’importe où ni n’importe comment. Il convient d’éviter les villes et les sentiers battus: «[... Les] pèlerinages sont macdonaldisés. La foule est partout. Les pèlerins d’autrefois savaient que le but c’était la marche et non la cathédrale ultime. Et absurdes ou fétichistes sont ceux qui vont à La Mecque en avion, perdant le sens du pèlerinage.» La marche reconnecte à l’Univers, vide la tête autant qu’elle permet la réflexion. Alors que les pieds s’agitent, la pensée vagabonde. Marcher, c’est observer et s’ébaudir. Tel Rousseau, tel Aristote, Lador



refait le monde au gré de ses errances. Sa prose poétique coule comme le ru libre qui sinue dans les bois: «Je monte les vals d’aval en amont et les dévale d’amont en aval, mille cols et cent monts, entend

sermons, croise démons, parcours sentes, sentiers, chemins et tous terrains, vais et viens, tourne et contourne, les vents me poussent et m’affrontent, me roulent comme un virevoltant, les ombres m’envahissent ou me protègent. Les arbres grincent à mon passage, craquent ou se cassent, tremblent ou rayonnent.» Pourtant, met-il en garde, sa pratique n’est ni un sport ni de l’écologie, car il n’y est question ni de performance ni d’idéologie: «Je devrais nommer mon exercice ascèse ou simplement vie.» Penseur libre, fuyant les chapelles et les mots en -isme, Pierre Yves Lador nous invite à le suivre dans ses déambulations. A coup sûr, chacun y trouvera quelques pistes. ■ **Stéphane Baby**

Le marcheur vertical, Pierre Yves Lador, Olivier Morattel Editeur (France), 210 pages.

DEHORS

QUATRE SAISONS La conteuse Ariane Racine entame un tour des saisons au Jardin botanique de Neuchâtel. Pour cette première étape hivernale, *L’amour chouette*, elle propose une balade en histoires - en habits chauds et à petites foulées. Inscription indispensable pour le mercredi 12 février à 17h30. www.jbneuchatel.ch

ART SPIRITE *Rien de trop beau pour les dieux* s’intéresse au rôle que peut jouer l’art dans une quête universelle de transcendance, que celle-ci

soit religieuse ou profane. L’exposition fait dialoguer des objets de toutes périodes et de tous horizons. Jusqu’au 20 avril à la Fondation Opale à Lens. www.fondationopale.ch

PLEIN LES OREILLES Le Festival *Ear We Are* est biennal. Normal, il se déroule à Bienne dans l’ancien Garage du Jura et se fait reflet de la musique expérimentale actuelle, en passant par la *noise*, le jazz et l’improvisation électroacoustique. Vendredi 7 et samedi 8 février. www.earweare.ch

À L’AMITIÉ, L’AMOUR... Les représentations du nouveau spectacle de Laura Chaignat au théâtre Boulimie de Lausanne sont complètes, mais une supplémentaire (au moins) est annoncée pour le 15 février. En outre, des possibilités de voir la Jurassienne dans *Les amis, ça s’arrose combien de fois par semaine?* existent à Sion, Genève, Fribourg et Saint-Imier. www.laurachaignat.ch

S. A. et J.-L. W.